

## PLUIE D'ÉTOILES

*Tombez, tombez, tombez silencieusement,  
Diamants arrachés de l'immense écrin sombre,  
Dans vos courbes de feu brillant au firmament  
On croit voir les signaux d'un navire qui sombre.*

*O vous, votre détresse est terrible vraiment,  
Pour jeter à jamais tous ces astres sans nombre,  
Pour vouer à la mort cet étincellement,  
Cette moisson de Dieu, le grand semeur de l'ombre.*

*Mais regardez en bas, plus bas, plus bas encor,  
Voyez-vous comme nous tomber des astres d'or ?  
Entendez-vous au loin monter un cri de rage ?...*

*Penchez-vous sur l'abîme où s'engouffrent les jours  
Et vous pourrez alors pleurer sur vos amours,  
Célestes naufragés du céleste naufrage.*

HECTOR DEMERS.

Laprairie, 1896.

## NOUVELLE

A mon cher frère Joseph

MARIE-REINE

Elle s'appelait Marie-Reine ; et certes, jamais nom ne fut mieux choisi, car elle était vraiment la reine de tous les cœurs. Belle et riche, la vie s'ouvrait devant elle, comme une large route bordée de fleurs, et quand elle cueillait une rose, nulle épine n'osait s'attaquer à ses doigts mignons.

Elle avait paru dans les salons de S... et les salons s'étaient disputé sa présence. Aimée autant qu'admiration, elle allait, soulevant sous ses pas un nuage d'encens. Nul ne lui jetait ce compliment banal qui ne suppose aucune qualité : " Qu'elle est belle ! " mais tous s'écriaient : " Qu'elle est charmante ! "

Que lui importaient ces hommages ? Ce n'est pas qu'elle les méprisât ; oh ! non, le mépris est méchant, le mépris est superbe, et elle était bonne et modeste. Mais il lui semblait naturel de plaire, comme à l'oiseau de chanter ; et à tous, aux parias comme aux favoris du sort, elle prodiguait ses sourires et ses charmes. N'était-elle pas une fleur que Dieu avait plantée dans le parterre de l'homme pour réjouir ses regards attristés ? Et ne devait-elle pas ses parfums à tous sans distinction ? Charmante enfant ! ce qu'elle broya de cœurs sous ses petits doigts roses, elle ne le soupçonna jamais ! Elle ne savait pas que les colombes sont quelquefois plus cruelles que les vautours ; elle ne savait pas qu'une caresse peut blesser plus profondément qu'un poignard ; elle ne savait pas !...

Un soir, il y avait grande fête à S... On célébrait le dix-huitième anniversaire de la naissance de Marie-Reine ; et tous ceux qui l'aimaient, étaient accourus se grouper autour d'elle. Marie-Reine rayonnait. Elle se sentait vivre dans cette atmosphère toute chaude d'affection. Tout riait sur sa figure ; et du trop plein de son cœur s'échappait ce joyeux refrain : " Que je suis heureuse ! que je suis heureuse ! "

Tout-à-coup sa joie s'envola. Sombre, au milieu de l'allégresse universelle, un des invités, un ami se tenait à l'écart ; et Marie-Reine ne pouvait plus rire, quand si près d'elle on pleurait. Peut-être lui ferai-je quelque bien " pensa-t-elle ; et s'approchant du jeune homme :

— Roger, vous souffrez beaucoup ?

Il tressaillit, leva les yeux sur la compatissante créature et longtemps la contempla. Oh ! ce regard... comme il était ardent ! Marie-Reine se sentit toute bouleversée...

— De grâce, dites-moi votre douleur, je veux la partager.

Il eut un triste sourire :

— Marie-Reine, cette rose que je vois là, est bien celle que je vous donnai tout à l'heure.

— Sans doute reprit, surprise, la jeune fille.

— Vous la garderez longtemps... toujours !

— Oh ! oui !

— Et avec elle, mon souvenir ?

Elle hésita... " Oui, ajouta-t-elle, tout bas ". Leurs regards se rencontrèrent : ils étaient pleins de larmes.

Alors, d'une voix tremblante, doucement, comme s'il eût craint d'effaroucher une tourterelle :

— Marie-Reine, je vous aime, voulez-vous m'aimer ?

Ce fut un coup de foudre. La pauvre enfant frémit : tout son sang lui monta à la tête. Ah ! c'est donc là ce mal étrange, impitoyable, qui tue l'âme et le corps ! Ce jeune homme qui tremble sous mes yeux est donc une victime de l'amour ! Et moi... je suis le bourreau ! Elle eut peur. Mon Dieu, je l'aime, vous le savez... comme tous les autres, puisqu'il souffre... mais je sens bien que ce n'est pas là l'amour demandé. Seigneur, prenez ma vie et rendez-lui son bonheur ; car je ne puis, je ne veux pas le tromper ! Et elle éclata en sanglots.

Quand elle releva la tête, Roger n'était plus là ; elle

Les fêtes surtout, ces fêtes qui lui rappelaient point à point l'effroyable entrevue, lui étaient odieuses. Et malgré tout, tant il y avait d'héroïsme dans ce cœur de dix-huit ans, on la revit aux fêtes. Puisque Dieu lui avait donné un reflet de sa beauté divine, n'était-ce pas sa mission de charmer les regards ? Et elle subissait sa tâche, la mort dans l'âme et le sourire aux lèvres ; mais un sourire plus triste qu'une plainte, un sourire de victime volontaire qui monte à l'autel. Sans un murmure, elle courait au tombeau. Seulement, quelquefois dans un soupir, on l'entendait répéter : Mon Dieu, ayez pitié de lui !

Hélas ! Roger, s'il avait vu le ravage causé par sa malheureuse parole, il aurait reculé, épouvanté ! De la Marie-Reine d'autrefois au teint rose, aux yeux pleins de malice, il ne restait plus qu'une ombre. Pauvre fleur, destinée à s'épanouir sous les douces haleines de l'amitié ; elle s'étiolait, brûlée par le souffle trop ardent de l'amour.

Pourtant, elle était toujours belle, plus belle même qu'autrefois, mais d'une beauté qui faisait peur ; la mort avait mis une coquetterie funèbre à parer sa fiancée. Quand elle passait, au bras de sa mère, les enfants suspendaient leurs jeux, craintifs et attirés tout à la fois ; les jeunes gens se mettaient en garde contre l'étrange fascination de son regard ; mais ceux-là seuls qui avaient beaucoup souffert la comprenaient et la plaignaient.

Chose incroyable ! Marie-Reine en proie à la nostalgie du ciel, Marie-Reine qui n'attendait plus rien ici-bas, Marie-Reine ne voulait pas mourir ! C'est qu'elle avait une mère, dont elle était l'unique trésor, et pour sa mère, elle priait Dieu de prolonger son martyre.

Alors, le Seigneur la trouva mûre pour le ciel. Un beau soir d'été, au moment où s'éteignaient les derniers feux du soleil : " Maman, maman, s'écria l'angélique créature, adieu, je vais au ciel ! " Puis tout bas elle murmura : " Mon Dieu ayez pitié de lui ! " Dans un suprême cri de compassion, Marie-Reine avait exhalé son dernier soupir. Son âme monta vers le Seigneur, avec les parfums dont elle avait toute la suavité...

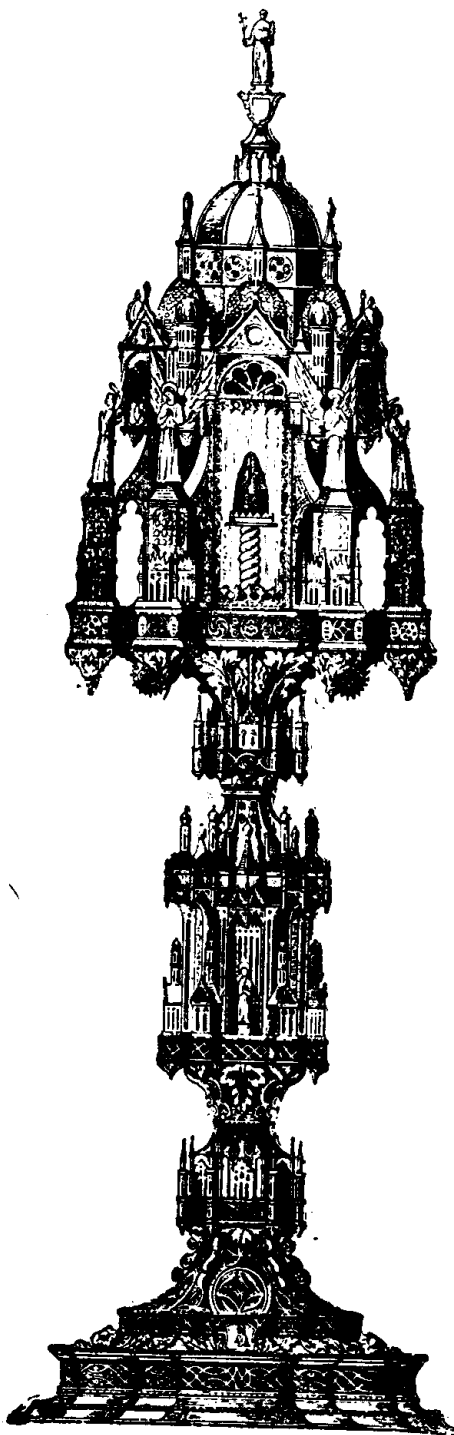
Trois jours plus tard, à minuit, un homme se glissait dans le cimetière de S... Quelque temps, il erra dans la sombre cité ; puis il lut sur un mausolée :

A MARIE-REINE  
ELLE N'AVAIT PAS VINGT ANS !  
Priez pour elle !

Alors ses genoux tremblèrent ; sur la fosse fraîchement remplie, il tomba comme tombe un cadavre, et de rauques sanglots éclatèrent dans la nuit. Ce qui se passa dans ce terrible colloque, nul ne le saura jamais. Mais à l'aurore, on trouva le jeune homme toujours étendu, inerte ; et dans sa main rigide, une rose fanée. Marie-Reine, compatissante jusque dans le tombeau, avait eu pitié de ce cœur qu'elle avait brisé : Roger était mort !

EM. BEAULIEU.

Beauharnois, septembre, 1896.



LA LANGUE DE SAINT ANTOINE DE PADOUE CONSERVÉE  
INTACTE A LA BASILIQUE DE PADOUE

le revit, debout à la croisée, et elle devina bien qu'il pleurait !

Dès lors, sa vie fut empoisonnée ! Plus jamais on ne l'entendit rire ; plus jamais la joie ne brilla dans ses yeux. Comme un cauchemar épouvantable, l'idée qu'elle avait brisé une existence la torturait sans relâche. La nuit, si le vent gémissait dans les saules, c'était lui qui pleurait son bonheur perdu. Dans tous les regards, elle lisait l'accusation de barbarie ; tous les regards reflétaient le sombre désespoir qu'elle avait mis au cœur du malheureux ; et quand elle courait porter sa douleur au pied des autels, dans les soupirs de l'orgue elle distinguait les sanglots de Roger.

## DÉVOTION A SAINT ANTOINE DE PADOUE

Cette dévotion est celle qui, à l'heure présente, rallie le plus unanimement tous les suffrages de la piété catholique. Notre Canada français n'a pas tardé à prendre une place d'honneur parmi les plus fervents du culte au séraphique thaumaturge, dont les bienfaits, d'obtention relativement si facile, ont justement acquis tant de popularité dans le monde où règne la foi apostolique.

Nous avons donc cru devoir rencontrer les vœux d'un très grand nombre de nos lecteurs en illustrant de quelques gravures fort intéressantes ce culte si généralement chéri. Nous en empruntons les sujets et les notes y jointes au *Pèlerin*, l'excellente publication parisienne des RR. PP. de l'Assomption.

LES DEUX TRONCS DE SAINT ANTOINE

L'argent manquait, Dieu envoya son serviteur Antoine faire la récolte dans la poche des riches et des pauvres. Il lui dit : " Je fais sortir le grain de terre